BX
2355
S4
année 2
no. 3

2ème année. No 3. Novembre, 1905

LIBRARY
JUN 17 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

Le Semeur

Nous publions une lettre que notre camarade Benoit a reçue le mois dernier.

Elle vient de l'abbé Chartier, l'organisateur de ce petit congrès de collégiens dont nous avons parlé maintes fois, et qui est comme le point initial de notre mouvement. M. Chartier à passé ces deux dernière années à Rome où il a pris le titre de docteur en philosophie ; il professe maintenant cette science à Athènes, tout en se perfectionnant dans le grec, et doit se rendre étudier les lettres en France. Partout il reste attaché à l'Association, et s'intéresse profondément à notre marche.

La présente communication, d'un caractère absolument personnel et nullement doctrinal, ne doit pas être considérée comme une prescription, mais une simple suggestion. Elle entre dans le programme du *Semeur* en traitant la grande question de notre développement.

Le comité central recevera avec plaisir les remarques que cet article pourait provoquer.

APOSTOLAT PAR UNITÉS

Mon cher ami,

Trois années à peine se sont écoulées depuis le jour où l'on vit sourdre dans nos journaux la semence, prélude d'un groupement de la jeunesse. Depuis, grâce surtout au ferment jeté par le Congrès de 1904, l'arbuste a grandi et ses rameaux s'étendent déjà presque sur toutes les parties de notre territoire. Les initiateurs eux-mêmes du mouvement s'étonnent d'une pareille expansion ; à leurs lèvres monte le mot du poëte : "Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre."

A certains regards une telle propagation paraîtrait un danger : la croissance trop rapide de l'enfant le transforme d'ordinaire en un débile adolescent. Ici, la nature n'a rien à voir et le péril n'est pas à craindre ; l'étincelle patriotique et la flamme religieuse, aliments de ce tronc, ne sauraient le consumer. Il convient pourtant d'éviter l'apparence même du mal. Elle existe, semble-t-il, dans cet *enrôlemen en masse* provoqué par le concours enthousiaste de notre jeunesse.

Rien de mieux, en l'occurrence, que de remonter parfois à la pensée des initiateurs Rechercher leur but, se demander par quels moyens ils espéraient y parvenir, comparer entre le dessein primordial et la réalisation actuelle ; voilà en trois mots, ce qui importe à l'heure où la barque s'engage si vivement dans le sillon ensoleillé que lui ouvre l'avenir.

Le but: à quoi bon y insister? Les statuts de l'Association l'ont marqué avec une netteté absolue et les adhérents l'ont compris avec une perfection qui leur a valu les éloges de Jean Lerolle. On sait qu'il s'agit de maintenir intact le sentiment patriotique, de conserver parmi

nous le dépôt de la foi chrétienne et catholique, en un mot de préserver ce qu'il y a de plus vivant toujours, parmi les variations de l'individu, la *tradition nationale.* On le sait et on le veut, à en juger par le rôle *social* que l'on s'attribue.

Étant donné le caractère religieux et intellectuel d'un pareil idéal, il est à augurer aussi que chacun s'efforcera de l'atteindre par la *prière et l'étude,* les deux seules avenues au bout desquelles se dresse la borne à franchir. Et puisque tout celà, but et moyens, c'est un bien ; puisque les âmes généreuses dédaignent de garder pour elles leurs trésors, on a droit de prévoir également que chacun voudra imprimer à son œuvre le caractère de *l'action,* autrement dit de l'apostolat, reflet extérieur de la flamme intérieure.

Ici, semble naître le danger. N'est-il pas à craindre, mon cher ami, que l'âme de la jeunesse, vivifiée par le souffle brûlant de l'apostolat, oublie non-seulement sur quel *terrain* l'exercer, mais encore de quelle *forme* le revêtir ?

Le terrain apparait doublé ; se donner *à soi-même* une âme nationale, une âme éclairée de foi intègre, embrasée d'amour envers le sol natal ; puis infuser *aux autres* ce feu divin ou le réveiller en eux ; s'ils l'ont seulement étouffé. M. le Président Antonio Perrault s'est assigné la tâche de cultiver le premier champ ; il reste à développer, par une incessante irrigation, la graine déposée par lui dans les sillons du *Semeur,* en janvier, si je ne me trompe. Et la chose importe d'autant plus que, comme il s'agit de se réformer d'abord soi-même, on est toujours tenté d'émonder plutôt l'arbre du voisin que le sien propre. Aussi le *Semeur* devra-t-il adopter pour objectif principal de promouvoir, chez les membres de l'Association, la *formation personnelle.*

Mais il s'agit aussi d'apostolat *social,* de la "communication de

lumières " aux camarades : le mot est de Montalembert. Ici, il convient de réfléchir. Faut-il encore mieux enrôler en masse des forces juvéniles pour imprimer ensuite à ces arbustes dociles l'orientation rêvée ? au contraire, n'est-il pas préférable de les façonner, de leur inspirer l'esprit de l'Association ; puis, le rameau devenu viable, de le greffer habilement sur le tronc solide qu'elle veut devenir ? En d'autres termes, lequel doit prévaloir de *l'enrôlement en masse* ou de *l'apostolat par unités ?*

Mon cher ami, pardon si je soulève même la question. Je ne m'autoriserai pas de mes sympathies pour l'œuvre entreprise : vous les connaissez, vous du moins, et vous estimerez peut-être qu'elle me justifieraient de crier casse-cou à pareille heure.

Non, il existe un motif plus élevé ; si de la solution de ce problème dépend l'avenir même de l'Association, en voudrait-on aux amis des premiers jours de la poser et d'y chercher une réponse ? Or, j'estime qu'il en est aussi. Même, remontant jusqu'à la pensée d'où procéda la fondation, je crois pouvoir le déclarer : seul l'apostolat par unités nous sauvera du péril provoqué par l'enrôlement en masse devenu nécessaire.

De fait, une fois ouverts les cadres de l'association, il importe de les remplir. Plus encore, si prématurée qu'ait été son éclosion au dire de quelques-uns, il y aurait grand deuil à ne pas compter dans ses rangs le plus possible de soldats. Mais la question gît ailleurs ; il faut savoir non pas si le bataillon formera nombre, mais s'il présentera un front capable de résister au choc de l'indifférentisme et du respect humain. Or, tandis que le premier mode de recrutement exposé à faire entrer au bercail des brebis extérieurement saines, mais peut-être gâtées dans leur fond, le second, au contraire, garantit une

levée de troupes fraîches et solides. Pour atteindre ce double résultat, garnir les cadres et leur assurer une honnête réserve, il faut donc chercher une combinaison. Qu'on enrôle le plus possible d'âmes, c'est bien, pourvu que d'en haut l'on exerce dès maintenant une certaine sélection. Cela fait, le moyen terme cherché me semble résider dans ce que j'appelle l'apostolat par unités.

La nécessité en saute aux yeux si l'on compare l'un à l'autre les deux modes de recrutement. J'ai signalé le danger d'intrusions que l'on pourrait ensuite regretter. Considérez encore, mon cher ami, que jamais on n'a vu un général, sinon aux heures d'extrême détresse, prendre à sa solde des recrues non habituées au maniement des armes. Dans toute profession, dans tout art, on requiert avec raison un noviciat préalable, plus ou moins long suivant l'importance du métier ; si bien que,—pour le dire en passant,—seul l'enseignement secondaire ose s'en passer sous le spirituel prétexte qu'on apprend l'art en le pratiquant ! L'Église elle-même n'a pas cru devoir négliger cette initiation pour les dispensateurs de ses mystères ; elle la prolonge encore à mesure que les malheurs des temps rendent leur ministère plus difficile. N'y aurait-il pas témérité, mon cher ami, à se comporter d'une autre façon dans le recrutement d'une troupe destinée à la plus noble des œuvres, le maientien de la tradition nationale ?

C'est précisément cette initiation indispensable à laquelle contribue et qu'assure seule la forme d'apostolat en question. Elle répond aux conceptions les plus communes de l'histoire ; on ne s'empare pas en bloc d'un pays; on le soumet province par province, ville par ville, hameau par hameau. De même les âmes se conquièrent une à une. Puis, combien rares les âmes assez bien douées pour escompter un rayonnement étendu ! D'ordinaire une seule âme agit efficacement sur

une autre. L'apostolat, d'ailleurs, représente une amitié ; et l'amitié, c'est la communication entre deux intelligences et deux cœurs. Son parfum s'évapore le jour où un troisième élément s'y interpose. Enfin l'apostolat sur la masse se pratique par le bon exemple sans doute, mais surtout par la parole publique ; seulement, ou le sait dès longtemps, la parole publique, parce qu'elle ambitionne d'atteindre tout le monde, assez souvent ne parvient à personne.

Et alors ? La solution semble claire. Pour s'assurer un contingent solide, il vaut mieux qu'une seule âme de jeune homme s'allie d'abord à une autre âme. La main dans la main, qu'ils marchent tous deux au but proposé, s'y entraînant mutuellement par l'échange de leurs aspirations. En vue de cimenter leur sympathie, qu'ils échangent aussi leurs prières, travaillent l'un pour l'autre, alimentent aux mêmes sources leur commune instruction. Quand ils seront ainsi devenus le flambeau unique brûlant des mêmes ardeurs, il sera temps pour eux de s'élancer à la conquête d'autres âmes. Ainsi, peu à peu, autour du noyau primitif d'autres grains viendront se souder. Et ces divers centres se réuniront d'eux-mêmes pour constituer ces groupes vivants, ces ruches laborieuses sur lesquelles seules l'Association doit compter pour son développement.

Par quelles influences provoquer ces soudures morales et intellectuelles, d'autant plus solides qu'elles sont plus volontaires ? D'autres l'expliqueront sans doute ; peut-être même quelques-uns l'ont-ils laissé entendre déjà. Pourtant comment existerait-il inconvenance à signaler dès aujourd'hui le rôle dévolu à vos collèges dans cette entreprise ? Elles abondent, dans leurs murs, les âmes généreuses qui se cherchent, qui jouiraient de se connaître, qu'une pareille initiation préparerait admirablement à fournir plus tard de saines recrues

pour les cadres de l'Association. Mais quoi! il leur manque l'étincelle pour allumer le feu sacré : elles s'ignorent ! Le directeur spirituel ne semble-t-il pas tout désigné pour établir la communication entre les deux pôles ? Peut-être, qu'il le soit ou non, à un autre medium la tâche s'offre plus aisée encore. Pour que deux âmes se touchent, il doit régner entre elles sympathie non-seulement de cœur, mais encore d'esprit. Le directeur connaît, il est vrai, les cordes du premier ; seul le professeur mesure à leur juste degré les proportions d'intelligence et possède, la plupart du temps, la clef magique pour ouvrir toutes grandes les avenues du cœur. Et voilà pourquoi dans vos collèges, le professeur apparait l'ouvrier de ces saintes réunions.

Au-dehors il en va autrement. N'insistons pas sur la facilité issue d'une première initiation collégiale ; apôtres à l'Alma Mater, les jeunes gens ne cesseront pas d'être tels pour l'avoir désertée. Au contraire, leur zèle croîtra en proportion de l'étendue des champs à cultiver. Mais, ici, intervient vraiment le directeur. Curé ou vicaire dans une paroisse, aumônier d'un cercle, patron d'une confrérie ; autant de postes pour le mettre à même de découvrir les cœurs en besoin et leur procurer le seul compagnon capable d'en combler le vide. Quand il les aura ainsi accouplés, quand sous sa direction ils se seront élevés mutuellement à la hauteur de l'idéal proposé par l'Association, leur soudure en un groupe devient naturelle, ne suscite aucun heurt et durera d'autant plus qu'elle aura été plus volontaire et préparée de plus longue main.

Cet apostolat par unités est l'œuvre du temps. En cela gît sa faiblesse ; l'Association établie, il semble au contraire essentiel de la féconder à grand renfort. Et pourtant, osons le dire, elle n'a pas d'autre chance de solidité, s'il est vrai que le temps respecte peu ce

que l'on fait sans lui.

Aussi, sans substituer absolument à l'autre cet apostolat, au moins semble-t'il bon qu'il précède l'enrôlement en masse dans nos collèges, qu'il le suive et même l'accompagne dans la constitution des groupes post-scolaires.

Mon cher ami, j'interromps brusquement. J'aurais voulu expliquer d'avantage l'importance de l'apostolat individuel, les procedés à mettre en œuvre pour le rendre fécond, surtout les conditions qui lui conviennent selon les temps et les milieux. Chacune de ces considérations exige un développement trop long : le détail en dépasserait le cadre d'une simple lettre. D'autres, espérons-le, voudront les reprendre en sous-main ; peut-être la question mérite-t-elle d'être étudiée en congrès ?

Je tire donc ma révérence à votre amitié, à l'Association et à ses membres. Sans façons, offrez à tous le salut du camarade égaré sur les " bords fleuris " de l'Illyssus, aux rives tourmentées par la mer aux mille bruits.

Leur tout dévoué en N. S.

Emile CHARTIER, Prêtre,
Athènes.

PRÉPARATION AU ROLE SOCIAL

Nous avons déjà reproduit, en juin dernier, la première partie d'un beau travail de M. l'abbé J. A. Groulx sur la *préparation au rôle social.* Nous somme heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos

lecteurs la suite de ce travail. M. l'abbé J. A. Groulx est professeur de Belles-Lettres au collège de Valleyfield. C'est un ami sincère de l'Association.

LES SUGGESTIONS

Voici la partie la plus difficile, et non la moins délicate. Je soumets très modestement mes suggestions. Il sera toujours facile de les compléter et, au besoin, de les redresser.

Enseignement théorique.—Avant tout, il faut, à mon humble avis, mettre la conviction dans les jeunes têtes que la vie catholique conçue et vécue sous la forme de l'apostolat est la seul régulière, logique, raisonnable pour ceux qui ont reçu en héritage l'éducation et l'influence, la seule vie qui satisfasse aux exigences de la justice et de la charité. Pour tout homme c'est un devoir de solidarité naturelle, pour le chrétien c'est en plus un devoir d'Évangile. Du même coup, on arrachera le jeune homme à ses égoïstes préoccupations d'avenir qui vont toutes au succès individuel. On lui montrera que si la poursuite du succès de carrière n'est pas défendue mais légitime, elle doit pourtant trouver moyen de se concilier avec les devoirs de la solidarité chrétienne, que "l'harmonie d'une vie neutre ne peut suffire à un chrétien qui se sent responsable du genre humain ". On lui fera comprendre la nécessité toujours de plus en plus grande de l'action catholique. On l'initiera prudemment aux œuvres de l'étranger, surtout aux œuvres de jeunesse, à des vies de jeunes apôtres, non pour qu'il en plagie les méthodes ou les entreprises inapplicables à nos milieux, mais pour qu'il s'en inspire, pour qu'il en prenne l'esprit et pour qu'il se prouve–ce qui n'est pas superflu avec un adolescent–que la vie qu'on lui propose n'est ni un rêve, ni une utopie. Appuyons encore sur le sens de ce mot trop peu creusé, "classe dirigeante,"

sur la grande influence d'un homme de devoir, particulièrement sur le rôle de l'Etat, de qui il ne faut attendre des réformes ou des orientations qui ne peuvent être que le fruit du concert des initiatives privées. Qu'on n'oublie pas l'obligation spéciale pour tout jeune canadien-français, étant données les conditions politiques de sa race et de sa foi, de porter indéfectiblement au maximum sa valeur intellectuelle, religieuse et sociale. Il ne sera peut-être pas de trop d'affirmer à notre éleve qu'un canadien de souche française ne se reconnaît pas de race supérieure. Préservons-le contre les dangers de son avenir en les lui signalant sans rien déguiser. Qu'on apprenne que la politique peut être autre chose qu'un marché de consiences et un moyen de faire ses affaires personnelles. Qn'on le défende contre la fièvre américaniste de l'or et des jouissances extravagantes et luxueuses. Qu'on flétrisse devant lui l'idéal des arrivistes quant même, etc.

Je m'arrête ici pour n'être pas interminable. J'ajoute seulement qu'il faut mener l'apôtre en germe à l'Evangile, tout droit à l'Evangile. Qu'il y cherche son esprit et sa vie. L'Evangile n'est pas assez lu par la jeunesse. Mettons-le entre les mains du jeune homme, qu'il ne rougisse pas d'en faire son livre de chevet, fût-il aspirant-étudiant en médecine ou en droit.

On m'objectera peut-être que les principes sur l'ordre social, les devoirs de l'individu dans la société, sont enseignés dans le manuel de Philosophie. A cela je fais remarquer l'imperfection, au gré de nombre de professeurs, de la partie du droit social dans Zigliara. Si l'on veut être de franche composition, ou devra de même admettre que nous pouvons bien ainsi donner à nos élèves certaines notions théoriques et spéculatives, rien qui oriente une vie, rien qui laisse des convictions agissantes. A combien de jeunes gens, croyons-nous, que

l'étude du droit social de Zigliara ait donné l'ambition de devenir apôtres ?

On oppose encore que tout l'enseignement proposé plus haut est comme dilué dans les exhortations quotidiennes des directeurs et des professeurs. Je n'examine pas si cette enseignement est donné ou n'est pas donné, si des vues assez nettes et assez déterminantes sont offertes aux élèves sur le dévouement, sur l'expansion qu'ils doivent donner à leur foi, sur la façon dont il doivent comprendre la vie, je demande seulement si tout cela est donné dans les conditions voulues et je pose la question suivante : en présence de la médiocrité des résultats assez généralement obtenus, n'avons-nous pas le droit de nous demander avec quelque inquiétude, si nos méthodes sont pleinement efficaces, s'il faut entourer plus longtemps d'un respect ultra-révérentiel des moyens et des procédés apparemment inféconds en fruits de valeur ? Un vieux professeur, peut-être un peu bien sévère, me disait : " Je fais le calcul du dévouement qui se dépense tous les jours dans nos collèges et dans nos séminaires. Je regarde ensuite la génération qui en sort et je m'avoue impuissant à déchiffrer le mystère d'un si pitoyable rendement au point de vue catholique."

Mais comment et par qui se donnera l'enseignement théorique ? Est-il nécessaire de cours spéciaux ? Peut-être pour les élèves des académies et des classes supérieures. Des professeurs pourraient leur donner des conférences périodiques. Il peut suffire que les lectures spirituelles et aussi bien tout l'enseignement s'inspire de ces principes et de cet esprit.

Mais le grand facteur, encore à mon humble avis, c'est le directeur spirituel. On sait l'inanité des discours adressés au public. Sans doute il en faut, mais ils ne suffisent pas. La preuve est qu'ils

déterminent rarement à l'action immédiate et positive, et qu'on a pu dire que "les grands courants collectifs que peut déterminer la parole, ne peuvent se produire qu'après que chaque molécule individuelle aura été rendue comme fluide et docile aux concerts sociaux". Mais le directeur de conscience en présence de son pupille qu'il connaît à fond pour l'avoir étudié et percé, qui sait les ressorts à faire mouvoir pour soulever cette âme de jeune homme, qui sait le langage qu'il faut tenir à chacun de ses dirigés, ne voilà-t-il pas l'homme pour suggérer, pour éclairer, pour transfigurer, pour jeter des vivants dens la vie ? Lui, pourra faire comprendre au jeune homme le rôle de la religion dans son existence, le convaincre que c'est un crime de la réduire au rôle mesquin d'une préservation hygiénique, mais qu'elle est avant tout charité et que la charité c'est l'expansion.

Enseignement pratique

Il est nécessaire pour assurer l'efficacité et la fécondité de l'enseignement théorique. On n'éprouve bien que dans l'action la valeur agissante d'une idée. Les idées restées dans la région de l'intelligence pure, que les facultés n'ont pas fréquemment jetées dans l'expérience pratique, n'exercent qu'un entraînement sans vigueur sur l'activité humaine.

Il ne manque pas d'étudiants à qui les révélations de la vraie vie ont apporté des enthousiasmes et des résolutions généreuses qu'ils croyaient indéracinables. Pour n'avoir pas éprouvé au frottement des réalités anguleuses ce que les œuvres de dévoûment exigent d'esprit désintéressé, d'abnégation, d'amour persévérant, pur et intense, ils sont vite devenus des ratés ou des déracinés. On tient là le secret des abîmes profonds creusés trop communément entre la dernière an-

née de collège et la première d'université, de ces naufrages de collégiens partis avec un cœur chantant, suivis de toutes les espérances, et, qu'après six mois, on retrouve dans la grande ville, déflorés, prosaïques et bourgeois.

Nous admettons le noviciat pour tous les genres de vie. Pourquoi laisser croire par nos manières d'agir que la vie d'apostolat, de chrétien militant, si pleine de sacrifices, de renoncements quotidiens, pourrait être la seule à nos yeux qui n'eut pas besoin d'une initiation pratique ? Quand tout se développe par exercice, par l'entraînement de tous les jours, la faculté d'agir catholiquement ne peut être seule à se développer dans l'inertie.

Quelle forme pourra revêtir cette action catholique ? Il suffirait d'étudier le fonctionnement des conférences de Saint-Vincent de Paul dans les maisons de l'étranger où elles ont été établies pour se convaincre qu'elles sont d'une adaptation facile au plus rigide règlement collégial. Mais il est une autre forme qui peut se passer de toute extériorisation et qui me paraît au-dessus de tout ce que l'on pourrait tenter : l'apostolat des camarades parmi les camarades. Toutes les catégories se rencontrent parmi les élèves d'une communauté ; il y a les excellents, les bons, les médiocres et même les mauvais. Pourquoi ne pas enbrigader les excellents pour l'action ? Pourquoi ne pas leur apprendre à sortir d'eux-mêmes, à ne pas capitaliser égoïstement leur vertus et leurs aspirations, mais à les épandre pour l'amendement des autres ? On sait l'influence d'un camarade ; elle est souvent irrésistible où a échoué celle du professeur ou celle du directeur. Pourquoi dédaigner cette collaboration précieuse dans une œuvre où nous n'oserions nous reconnaître le droit de rien négliger de ce qui peut nous servir ? Donc, qu'on forme le *Bataillon sacré*, la phalange des in-

telligents, des actifs, des noblement ambitieux, qu'on lui donne une direction spéciale et que tous ses actes soient orientés dans le sens de la plus grande influence pour le bien des camarades. Que les moyens d'action des jeunes apôtres soient la propagande des livres, de ceux qui suscitent vigoureusement une âme jeune, qu'ils prêchent par l'exemple. S'ils sont membres d'académie, qu'ils affirment loyalement leurs idées, qu'ils les propagent par leurs écrits et par leurs discours ; les idées fécondes qui s'agitent dans leurs têtes, qu'ils travaillent à les jeter dans les têtes plus jeunes. Sera-ce si peu que d'appendre à de tout jeunes gens à se faire prosélytes, à ne plus poser d'actes publics qui n'aient déjà leur portée morale ? Mais c'est la conversation qui sera leur arme de chevet. Qu'ils renoncent de bonne heure à l'illusion des conquêtes d'âmes à coups de filet. C'est une à une qu'il les faut conquérir. Et au-dessus de ces moyens que développera l'initiative individuelle, ils sauront qu'il y a l'action surnaturelle. A cet effet, qu'ils aient leurs manifestations collectives de piété.

Je me borne là. Y a-t-il danger là-dedans ? Croit-on que des jeunes gens qui se livreraient à une telle action en vaudraient moins devant le succès, seraient moins travailleurs et compromettraient leur éducation ? Ceux des directeurs de conscience qu'effrait à bon droit la crise de la puberté, feraient bien d'examiner cette dernière suggestion, se souvenant que Sœur Rosalie qui s'y connaissait en jeunes gens, ne savait pas d'autre moyen de préserver certains étudiants que de leur donner charge d'âme.

Et qu'on ne crie pas à l'utopie ! Les âmes avides d'héroïsme sont légion parmi les jeunes. L'essentiel est de les deviner et de les lancer. Elle iront ensuite d'elles-mêmes parce qu'il y a dans la première action d'apostolat une joie aussi noble que féconde, dont la pre-

mière vertu est de solliciter irrésistiblement à de nouveaux actes généreux. Qu'on songe à Marc Sangnier et à ses camarades de *Sixième*, jetant les bases de ce qui allait être le *Sillon*. Et j'ajouterai pour ceux qui ne trouveraient pas cet exemple assez convaincant que l'expérience a été tentée en différents endroits de notre province. Je sais des hommes qui détiennent actuellement sous clefs les parchemins tout frais rédigés d'une croisade d'adolescents. Un jour, s'il en est besoin, ces documents seront pent-être tirés de leurs oubliettes et ils prouveront aux incrédules que la jeunesse n'a jamais rien découragé des dévouements qui l'ont servie.

NOTRE HISTOIRE.

En regardant ce qui se passe autour de nous, on constate : 1o Qu'à la foi vive de nos aieux et à leur amour sincère de la religion, nous opposons une foi languissante et affaiblie, un catholicisme mitigé ; 2o Que le patriotisme si ardent des fondateurs et des grands hommes de notre nationalité a fait place à une apathie douloureuse à voir, à l'indifférentisme le plus inquiétant pour l'avenir de notre race, en ce qui concerne les questions religieuses ou nationales. Sans doute, au grand jour de la Saint Jean-Baptiste, nous ferons des discours enflammés et enthousiastes, nous protesterons de notre respect et de notre admiration pour le passé. Mais nous ne ferons pas davantage. Que reste-t-il, le lendemain, de toutes ces paroles sonores ? Rien. Nous retombons immédiatement dans notre léthargie de la veille.

Cet état de choses est certainement pénible à constater. Je n'énumèrerai pas toutes les causes auxquelles on peut l'attribuer. J'appuierai seulement sur celle-ci: nous ne connaissons pas assez notre

histoire. Si nous étions mieux renseignés sur ce qu'ont accompli nos glorieux ancêtres, nous marcherions plus fidèlement dans la voie qu'ils nous ont tracée.

Notre histoire ! mais c'est en l'étudiant que nous verrons la foi constante et inébranlable qui animait les premiers colons de la Nouvelle-France.

" Dès les commencements de la colonie, la religion occupe " partout la première place. C'est en son nom que les rois de France " chargent Jacques Cartier et Champlain d'aller à la découverte de " pays à civiliser et à convertir au christianisme ".

C'est l'histoire qui nous apprendra le zèle admirable de nos missionnaires, pénétrant au sein des bourgades sauvages pour y porter la parole de vérité et les bienfaits de la civilisation. Elle nous montrera les grandes figures de nos martyrs, des Jogues, des Daniel, des Brébeuf, des Lalemant, des Garnier et une foule d'autres, répandant avec joie leur sang au service de Dieu. Elle nous fera admirer la conduite si ferme et si fidèle d'un Mgr de Laval pour empêcher la vente des boissons aux aborigènes, d'une Marie de l'Incarnation, la Thérèse de la Nouvelle-France, d'une Marguerite Bourgeoys, de mademoiselle Mance, de Madame de la Peltrie, de Madame de Monceaux, de toutes les femmes se devouant à l'instruction des enfants sauvages. Ah ! que de courage, de force, de charité, d'abnégation l'on trouve chez ces héros et ces héroïnes de la Nouvelle-France.

C'est dans notre histoire que nous connaîtrons le rôle de nos évêques et de notre clergé dans les jours sombres où les Canadiens-français luttaient pour conserver leur droits. Nous y verrons que notre clergé répandit partout l'instruction primaire et sema par toute la province ces collèges classiques, pépinière d'où sont sortis tant

de citoyens utiles à leur nationalité. " C'est ainsi qu'il est venu du " peuple," a très bien dit Etienne Parent, " des hommes qui ont " pris la place des déserteurs de 1759, et qui ont fait qu'il y a " encore un peuple canadien-français, et que ce peuple pèse encore " dans la balance des destinées canadiennes. Le clergé canadien fit " beaucoup pour garder intacts notre langue, notre religion et notre " caractère national. Il a droit à notre respect et à notre reconnais- " sance. "

Elle serait trop longue à énumérer la liste de nos guerriers et de leurs exploits. Qu'il me suffise d'en nommer quelques-uns. Tout d'abord, c'est un Champlain défendant la colonie naissante contre les attaques des sanguinaires Iroquois. Ensuite, se présente à nous le brave Lambert Closse, le sauveur de Ville-Marie. Mais le plus grand fait d'armes de notre passé est sans contredit l'héroïsme de Dollard des Ormeaux et de ses 17 compagnons, " dont le dévouement ", a dit un " historien, surpasse tout ce que l'histoire ancienne et moderne offre " de plus grand et de plus beau ", et qui, par leur mort, sauvèrent la colonie de la destruction complète. On a appelé, à juste titre, cette période : les temps héroïques de la Nouvelle-France.

Je ne ferai que signaler la défense courageuse de Québec par le comte de Frontenac, les expéditions du téméraire d'Iberville contre les Anglais de la Baie d'Hudson et de Terreneuve, ainsi que la bravoure de Subercase au siège de Port-Royal. Mentionnons encore Montcalm et sa belle campagne de 1758-59, remarquable surtout par la brillante victoire remportée à Carillon et la malheureuse défaite des Plaines d'Abraham bientôt vengée, toutefois, à sainte-Foye par le chevalier de Lévis.

Pour compléter cette longue listre d'illustres guerriers, nous

apparaît le colonel de Salaberry, le Léonidas canadien, qui remporta d'une manière éclatante la bataille de Châteauguay sur un adversaire plus de vingt fois supérieur en nombre.

Des luttes guerrières passons aux luttes parlementaires. Elles forment la partie la plus intéressante de notre histoire sous la domination anglaise. Angliciser notre race, c'est-à-dire lui ravir et sa religion et sa langue : tel était le but que poursuivait la politique anglaise. Heureusement, ces tentatives échouèrent contre la ferme attitudes des énergiques revendicateurs de nos droits. En tête, brille l'hon. Louis Papineau, entouré d'une phalange d'élite, des Bédard, des Cuvilier, des Quesnel, des Morin et des Bourdages.

En 1834, la chambre d'Assemblée adopta les "92 résolutions" exposant les griefs de notre peuple. L'Angleterre refusa de nous rendre justice. Une révolte éclata. Les insurgés furent victorieux à Saint-Denis, mais succombèrent, écrasés par le nombre, à Saint-Eustache et à Saint-Charles.

Sous l'Union, se sont distingués Viger, Sir L. H. Lafontaine, Sir E. P. Taché et Sir G. E. Cartier. Grâce à ces patriotes, l'Union des Deux Canadas qui devait "anéantir la race française", nous dit un excellent écrivain, M. A. B. Routhier, "n'a été qu'une épreuve "dont elle est sortie victorieuse et n'a servi qu'à développer sa force "et sa fécondité".

Au nombre de nos littérateurs, nous comptons, entre autres, Bibaud, Etienne Parent, l'hon. P. J. O. Chauveau, les historiens Garneau et Ferland, tous deux auteurs d'une Histoire du Canada très appréciée ; M. l'abbé Casgrain et tant d'autres que nous n'avons pas le temps de mentionner. Saluons en passant l'immortel Crémazie. On n'a qu'à lire ses poésies pour se convaincre de son amour ardent

pour sa partie. Laissez-moi citer quelques lignes d'une poésie intitulée " L'Emigration Canadienne ". S'adressant à ceux qui veulent quitter le lieu de leur naissance, il dit :

" Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
" Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
" Restez dans la patrie où vous prîtes le jour ;
" Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante ;
" Gardez pour ses besoins votre force puissante ;
" Pour ses saintes beautés, gardez tout votre amour ".

Camarades, lisons, lisons sans cesse l'histoire de notre beau Canada. C'est elle qui nous fera aimer notre passé si glorieux ; c'est elle qui nous fera chérir le sol que nous foulons, ce sol arrosé du sang de nos guerriers et de nos martyrs. Etudions la vie de nos hommes remarquables, marchons sans crainte sur leurs traces ; imitons-les : ils sont des modèles qui entraînent et provoquent les imitateurs. Vivons notre catholicisme ; soyons des patriotes sincères et sans faiblesse. A l'œuvre donc, c'est pour Dieu et pour la patrie ! Pro Deo et Patria !

Arthur Patry
Cercle Duhamel, Ottawa.

CHRONIQUE DE L'A. C. J.

Avec la ré-ouverture des cercles, sitôt les vacances finies, nous arrivent en gaie procession des nouvelles de partout. Et, de partout, elles nous parlent d'enthousiasme, de travail, de recrutement et d'es-

poir. L'œuvre fait son chemin, lumineuse et féconde, et tous ceux, parmi les jeunes, qui comprennent qu'une race, pour résister et être forte, a besoin de se façonner des hommes, lui tendent chaleureusement la main.

Il fait bon de constater que les collégiens d'aujourd'hui, étudiants de demain, hommes dirigeants d'un peu plus tard, caressent d'autre rêve que celui d'enfin jeter derrière soi, sitôt le bachot obtenu, les livres d'étude. Peu à peu s'en va,—que ce soit à jamais! l'indifférence et le je m'enfiche, qui se désintéresse de tout et se contente d'une vie quelconque, pourvu qu'elle soit facile. C'est là un fait certain; il s'affirme à l'évidence à l'université, où c'était chose impossible, il y eut un temps, de grouper les jeunes gens pour une œuvre de travail.

Cette année, et bientôt j'espère, l'université aura son cercle d'études. Elles avait l'an dernier un cercle de diction. Pour être plus utile et plus efficace, il va se transformer en un cercle régulier et, dès le début, enrégimentera sous son drapeau une quinzaine de membres.

Au cercle St-Louis, l'activité bat son plein: il a déjà tenu trois séances. Dans la première les camarades se sont comptés et se sont organisés pour l'année. On a décidé d'étudier la grande question de l'Alcoolisme, sujet éminemment pratique et très actuel.—Le cercle se propose– si les circonstances le permettent—de donner publiquement ces conférences devant les jeunes ouvriers ou commis des différentes paroisses de la ville. Bravo ! camarades, voilà de l'action sociale dans l'esprit de l'A. C. J. A la deuxième réunion, tenue le 27 septembre, le camarade Maynard a lu un excellent travail sur le rôle du prêtre sur le terrain politique et social. Il a démontré victorieusement la

fausseté de cette maxime—"le prêtre à la sacristie". Dans la troisième séance qui avait lieu le 17 octobre, le camarade Turcotte parla sur le grand sujet qui, de nos jours, défraie les conversations de beaucoup de gens: "Les réformes à faire dans notre système d'éducation." Il a montré que s'il y avait des réformes à faire, il fallait les faire ; mais réformer n'est pas détruire.

A Ottawa, le cercle Duhamel, sous la direction éclairée de M. l'abbé Corbeil, continue son excellent travail. Il a choisi pour le terme 1905-06, le bureau de régie suivant : Président, M. J. A. Léveillé ; vice-président : A. St-Jacques ; secrétaire : O. Dion ; trés : A. Patry ; Conseiller : P. Ducharme. Le cercle tient ses réunions dans la salle de l'Union St-Joseph, gratuitement et gracieusement mise à sa disposition par cette société. Nos remerciements.

Au cercle du séminaire de Nicolet, on ignore ce que c'est que de se croiser les bras. Septembre a compté deux réunions : à l'une, le président LaFerté a raconté le succès de la réunion du dernier Conseil fédéral ; à l'autre, se firent l'admission des nouveaux membres et la distribution des travaux. Et maintenant, à l'œuvre pour l'année.

Voici la composition du comité de direction : Président : P.-A. LaFerté ; Vice-présidents : J. Mercier ; Secrétaire : W. Robidoux ; Secrétaire-correspondant : F.-X. Lacoursière. J'oubliais, le cercle compte 42 membres.

Au collège de Varennes, le cercle compte actuellement dix-sept membre, au début, nombre que l'on espère bientôt grossir. Bureau de régie : Président : D. Paquet ; Vice-président : G. Guertin ; Sec. : E. Belleau ; Trés. : R. Choquette ; bibliothécaire : G. Lapointe.

Un cercle, qui va bien c'est le cercle Champlain, qui a pris le nom de Loyola, pour éviter des confusions avec d'autres sociétés por-

tant le même nom. Nos amis de Québec ont eu bien des difficultés pour se trouver une salle de réunion.

Enfin ils en possèdent une et l'inauguration a eu lieu récemment. M. Chapais, conseiller législatif et orateur bien connu, a donné, ce soir-là, une conférence. Ca été un régal littéraire, en même temps qu'un succès patriotique.

De Joliette, le secrétaire du cercle nous envoie d'excellentes nouvelles. Tous les quinze jours, 35 membres se réunissent ardents et travailleurs. Le nouveau comité de direction est ainsi composé : Président A. Lavallée ; vice-président A. Robert ; sec-corr. A. Champagne ; Tres, L. St-Georges.

Nous avons reçu de M. J.-B. Dalphont, jeune avocat de Louiseville, une lettre chaleureuse. Notre correspondant, recrue de la dernière heure, met à notre disposition son temps et son travail pour former un cercle. Nous acceptons en remerciant.

Comme on le voit par les correspondances, il règne dans les cercles, un souffle de vie. Ce souffle de vie, nous espérons qu'il ne diminuera pas avec les jours, mais qu'au contraire il ira grandissant, au point de devenir un vent puissant, capable de pousser dans la bonne voie de l'étude et de la prière tous ceux qui, avec des esprits ouverts et des cœurs vibrants, doutent ou hésitent encore.

G. Lanctôt.

NOTES.

Le *Semeur* remercie les revues et les journaux de cette province d'avoir eu une note aimable, au début de cette nouvelle année.

L'opinion publique est favorable aux efforts des membres de notre *Association*. De toutes parts, nous recevons des souhaits de succès. Cela est fait, ça va sans dire, pour nous donner de l'entrain et du courage.

***

Toutes communications concernant l'administration du bulletin abonnements, etc, doivent être adressées à **M.** l'Administrateur du Semeur, 324 Ste-Catherine, Montréal.

***

Nous prions ceux qui nous envoient des mandats en paiement de leur abonnement, de vouloir bien spécifier que ces mandats soient payables au **Bureau de Poste d'Hochelaga.**

***

Toute communication pour le Semeur doit être signée. Nous ne renvoyons pas les manuscrits, même dans le cas où les articles ne seraient pas publiés.